



VILLA DOLOROSA

De Rebekka Kricheldorf / Mise en scène Pierre Cuq

Spectacle Lauréat du Prix Théâtre 13 / Jeunes metteurs en scène 2019

L'ÉQUIPE

Texte / Villa Dolorosa

Auteur / Rebekka Kricheldorf

Traduction / Leyla-Claire Rabih et Frank Weigand

Éditions / Actes Sud – *L'autrice est représentée en Allemagne par Kiepenheuer Bühnenverlag et en France par la SACD*

Mise en scène / Pierre Cuq – *Lauréat du Prix du Jury - Prix Théâtre 13 / Jeunes metteurs en scène 2019 pour ce spectacle*

Jeu / Pauline Belle, Cantor Bourdeaux, Olivia Chatain (en alternance avec Pauline Tricot), Sophie Engel, Grégoire Lagrange, Aure Rodenbour

Scénographie / Cerise Guyon

Costume / Gwladys Duthil

Son / Julien Lafosse

Lumière / François Leneveu

Production / Compagnie Les Grandes Marées

Coproductions / Théâtre 13

Soutiens / SACD, Fondation Polycarpe, Maison du Théâtre et de la Danse d'Épinay sur Seine, Théâtre Victor Hugo de Bagneux, Carreau du Temple, Théâtre Paris-Villette, Jeune Théâtre National, atelier A.C.T.E.S.

Administration / Paul Pitaud / paul@polygone productions / 04.28.29.55.16



LES GRANDES MARÉES

Les Grandes Marées est une compagnie théâtrale créée en 2017, basée à Vire en Normandie, dirigée par Pierre Cuq, et dont le projet s'oriente sur 3 axes :

- **L'écriture contemporaine**
- **La pluridisciplinarité** (plus particulièrement le lien privilégié entre le théâtre, la danse et la vidéo)
- **L'éducation artistique** (milieu scolaire, associatif, et privé)

Depuis 2010, Pierre Cuq a mis en scène *Le(s) Joueur(s)* d'après Nikolaï Gogol et Alexandre Pouchkine, *L'Enfant Froid* de Marius von Mayenburg (co-mis en scène avec Sophie Engel), *K solo* d'après les rêves de Franz Kafka.

En 2019-20 il mettra en scène *Rouge dents*, commande d'écriture faite à Pauline Peyrade (projet lauréat de la bourse CNL) mêlant danse et théâtre et traitant de la construction de soi face au culte de l'image.

Avec *Villa Dolorosa*, la compagnie Les Grandes Marées se tourne vers la comédie et les thèmes universels de la famille et des rapports de classe.

RÉSUMÉ

Irina fête ses 28 ans, puis ses 29 ans, puis ses 30 ans. Année après année, rien ne change, sa fête d'anniversaire est invariablement gâchée, la musique manque et le sentiment d'inutilité croît. Irina voudrait travailler, trouver sa voie, se sortir de l'oisiveté. Comme ses sœurs, Olga et Macha, elle éprouve un ennui face à la vie qui l'immobilise. Leur frère Andreï est un écrivain qui peine à s'accomplir, balloté entre sa femme Janine, et son ami Georg, dont la femme tente de se suicider aussi souvent qu'Irina se plaint. Tout ce petit monde parle beaucoup, mais vit peu.

Rebekka Kricheldorf propose, dans *Villa Dolorosa*, une adaptation décapante des *Trois Sœurs*. Cette réécriture du texte de Tchekhov transpose, non sans impertinence, le mal de vivre de ces sœurs dans une société où le cynisme a tout emporté et où l'Histoire n'a plus de sens. Désormais, les personnages, devenus allemands, se savent pris dans une trame de vie stéréotypée, incapables pourtant de s'en extraire.

Pourtant Kricheldorf, comme Tchekhov, trouve qu'il vaut mieux en rire et rire large, rire noir et jaune, rire fort, parce que le rire, justement, ça ne sert à rien, et que c'est le meilleur hommage à rendre à la vie.

« SE LEVER, SE LAVER, VIVRE, SE LAVER, DORMIR, SE LEVER, VIVRE,
SE LAVER, DORMIR, SE LEVER, SE LAVER, VIVRE, SE LAVER, DORMIR,
MISÈRE,
JE CROIS QUE JE VAIS ME FOUTRE EN L'AIR »



Crédit : Olivier Allard

NOTE D'INTENTION

Villa Dolorosa recoupe pour moi deux entités théâtrales puissantes : l'héritage de Tchekhov et la comédie. Autrement dit un rapport au langage et au temps décalé qu'il est nécessaire de représenter sur scène. La force de cette pièce réside dans le principe qu'aucune action ne sera jamais entreprise jusqu'au bout par ses personnages. On se perd dans des promesses, des résolutions et du langage comme si parler remplaçait tout bonnement la vie. Même la mort, issue possible à tout cet ennui, a été éradiquée de la version de Tchekhov. Sarcasme suprême, n'offrant plus aucune possibilité à ses personnages. Qu'est-ce donc alors qu'un monde où on ne meurt plus ? Où tous les jours se ressemblent et tout se répète ?

La pièce offre pourtant le paradoxe d'un comique boulevardier et une situation directement reconnaissable pour le public à laquelle il peut s'identifier. Son écriture est caractérisée par son incomparable usage du witz allemand – le mot d'esprit, la pointe – qui donne à toutes les pièces de Rebekka Kricheldorf une dimension aussi comique que terrible.

En terme de jeu, ce texte implique une attention de tous les instants. Une précision dans l'adresse et dans la posture des personnages sur les idées partagées. D'où parlent-ils et à qui s'adressent-ils vraiment ? Ces trajectoires semblent cohabiter sans se croiser, mais il faut pourtant beaucoup d'écoute entre les acteurs pour arriver à donner du sens et restituer l'aspect choral de l'écriture. Cet état d'être au monde doit s'incarner avec une grande sincérité et une désinvolture pour que le comique émerge et nous heurte de plein fouet. Comme parler remplace la vie, il faut agir comme si on disait quelque chose pour la première fois et la millième en même temps. C'est ce qui explique cette ironie permanente : ça parle vite car ça pense vite. Plus rien n'existe en dehors du présent. Le relief de ces personnages réside aussi dans leur insatisfaction personnelle et leur incapacité à se faire comprendre. Dans *Villa Dolorosa* c'est la possibilité même de produire un discours sur le monde, ou sur sa propre vie, qui semble avoir été abandonnée.

Ayant eu l'occasion de travailler avec Rebekka Kricheldorf, j'ai pu me faire une idée plus précise de son écriture en l'écoutant parler sur les problèmes de société et son pays l'Allemagne. J'ai souhaité que la création puisse se faire en complicité avec son autrice. C'est le parti pris de la compagnie Les Grandes Marées : travailler avec et pour l'auteur, l'inclure au cœur du processus de création.

Enfin et cela me semble capital, parce que ce texte est une comédie. Et rares sont les écritures qui maîtrisent l'art de la comédie dramatique. Nous avons besoin de pouvoir rire de ce qui nous arrive, de ce que nous voyons comme le reflet de nous même sur scène. On remarque souvent que ce genre peut être déprécié au théâtre, mis dans une case, privilégiant des pièces qui à priori appartiennent au drame mais dont on va aller tirer le comique. Or, le rire véritable requiert une réelle exigence au plateau, particulièrement face à cette langue. Il a également une nature particulière chez Rebekka Kricheldorf : ici il grince, il fait réfléchir, et surtout il évolue tout au long de la pièce. C'est d'ailleurs un piège qui se referme pour le spectateur : on se prend à rire de la situation de ses personnages car ils nous ressemblent et nous les comprenons, c'est presque un rire de vaudeville (ce qui n'est pas si surprenant pour un texte hérité de Tchekhov), et puis peu à peu le rire fait place à la mélancolie qui envahit et glace tout.

Ce genre flirte avec des prototypes de personnages, et nous en avons un parfait exemple à travers cette société bourgeoise qui décrépite devant nous. Ces personnages incarnent ce qu'on pourrait reconnaître aujourd'hui comme une certaine élite intellectuelle et que l'on côtoie partout aujourd'hui, y compris dans les salles des théâtres. L'intention de Kricheldorf, telle que je la comprends, consiste à démontrer que cette dernière niche de population, ouverte et cultivée, est en train de se refermer sur elle-même. La notion du collectif, l'idée de l'appartenance à une communauté, à un groupe social, tout cela disparaît peu à peu de son champ de préoccupation. Exercés à théoriser sur l'évolution de la société, mais incapables de la regarder vraiment et encore moins de s'y inscrire, ces nouveaux petits-bourgeois souffrent, comme leurs lointains aïeux tchekhoviens, de ce que leur vision du monde n'est plus en phase avec la réalité. Alors, au lieu d'imaginer de nouveaux outils, au lieu de se débattre pour faire évoluer leurs modes de pensée et d'action, ils s'enferment sur eux-mêmes, dans leur niche, pour laquelle leurs valeurs obsolètes fonctionnent encore un tout petit peu, pour un temps encore, tant bien que mal. C'est donc aussi un miroir déformant de la société qui est proposé. Un cercle entre ce qui est joué au plateau et pour qui cela est joué. L'habileté de l'écriture est d'arriver à s'en moquer dans un esprit fédérateur, sans réellement pointer du doigt.

Enfin, l'effet de répétition des anniversaires d'Irina est également un procédé traité en mise en scène car l'écriture le souligne. Il s'agira d'accentuer le fait que quoi que disent ou font les personnages, il y a un retour au point de départ, comme si la pièce se jouait en boucle, donnant ainsi une impression de tournis au spectateur. Les mêmes cadeaux, les mêmes invités, les mêmes sujets de conversation. Le traitement de cela peut conférer un rythme à l'ensemble mais également un vertige.





Crédit : Olivier Allard



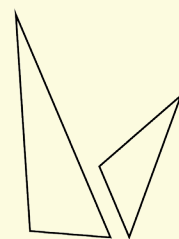
Crédit : Olivier Allard

REBEKKA KRICHELDORF

Rebekka Kricheldorf est née en 1974 à Fribourg-en-Brisgau. Après des études de romanistique à la Humboldt Université de Berlin, elle suit la formation d'écriture scénique à l'Académie des Arts de Berlin.

En 2004, elle est auteure en résidence au Nationaltheater de Mannheim, de 2009 à 2011, dramaturge-auteure en résidence et membre de la direction artistique du théâtre de Jena. Ses pièces, pour lesquelles elle reçoit de nombreux prix, sont montées au Staatstheater de Kassel, au Stadttheater de Berne, au Schauspielhaus de Hambourg et au Théâtre d'Osnabrück. *Villa Dolorosa* (2009) et *Testostérone* (2013) sont présentées dans le cadre des Journées des Auteurs du Deutsches Theater de Berlin. Rebekka Kricheldorf a été nominée deux années de suite (honneur rare) pour le Prix du Théâtre de Müllheim : en 2014 pour *Extase et Quotidien*, et en 2015 pour *Homo Empathicus*. *Extase et Quotidien* est la première pièce commandée par le Deutsches Theater à Kricheldorf.





LES GRANDES MARÉES

Contact / Pierre Cuq

06 32 47 80 98

m.pierrecuq@gmail.com